

# ANNALES

DE LA

# PROPAGATION DE LA FOI

POUR LE DIOCESE DE MONTREAL

OCTOBRE 1876.

---

QUARANTE-DEUXIÈME NUMÉRO.

---

MONTREAL :  
DES PRESSES A VAPEUR DE J. A. PLINGUET,  
39, RUE ST. JEAN-BAPTISTE.

---

1876

Permis d'imprimer

† EDOUARD CH. Ev. de Montréal

1871

## L'ÉCHO DU NORD-OUEST.

### SUPERSTITIONS DES SAUVAGES DU NORD-OUEST.

#### DIVISIONS DES SUPERSTITIONS.

(Suite.)

1. *Kipakwesimowin*.—C'est la grande fête des sauvages de la prairie et des tribus qui ont l'habitude de se tenir en grands camps. Cette grande solennité a lieu ordinairement entre le mois de juin et de juillet. Cette fête est religieuse, civile et militaire en même temps. Elle est comme un lien d'union et de rapprochement de toute la nation. Elle excite l'émulation des jeunes gens en poussant leur esprit à la guerre et en remplissant leur imagination de résolutions plus hasardeuses, afin de se faire un nom. D'avance les différents camps de la même tribu sont avertis et informés quand et où la fête doit avoir lieu. On se précautionne pour la circonstance, en faisant des provisions et en prenant des moyens de se trouver à temps pour le Grand Rendez-vous national. Ordinairement on choisit les bords d'une rivière ou d'un lac et on se mettra à l'abri des surprises de l'ennemi. Les Pieds Noirs n'appellent pas cette fête comme les Cris, mais ils la nomment *Okan* (rêve, songe.) Il paraît que les Sautaux et les Assiniboines lui donnent la même signification que les Cris. Les Canadiens et les Métis ont cru devoir l'appeler la fête du Soleil, à cause, sans doute, des sacrifices qu'ils voient faire par les sauvages à l'astre du jour.

La police du camp est surveillée par un certain nombre de soldats, qui ont le pouvoir de disposer la position des tentes, à mesure que les différentes bandes arrivent, d'empêcher la chasse et tout ce qui pourrait troubler la solennité et les rites de la fête. Il y a un certain grand prêtre, qui pendant ce temps préside à toutes les cérémonies et aux actes du culte. C'est ordinairement un vieillard auquel est dévolu cet honneur et qu'on sait être un vrai connaisseur de toutes les rubriques à observer, pendant ce temps de

publiques supplications. Aussitôt le campement terminé, tous, hommes et femmes, armés de leurs haches et couteaux, vont au bois le plus voisin, pour couper des arbres en grand nombre. On transporte ces arbres avec leurs feuillages au milieu du camp où on construit une grande cabane ou temple, avec des branches enlacées de feuilles. Ce nouveau tabernacle peut avoir de 100 pieds sur 40, avec de grandes ouvertures tout à l'entour. On suspend dans l'intérieur des peaux peintes de buffalo et d'autres animaux, auxquels ont attribué une grande vertu, à cause des rêves dont ils ont été l'objet. Les *Sacs de Médecine* sont apportés avec respect et disposés par ordre. Au milieu du temple une place est réservée et mieux ornementée que tout le reste. Sur une espèce d'autel, la veille, le grand-prêtre vient déposer la pierre sacrée, le vase des holocaustes sanglantes, (un plat de bois) le couteau du sacrifice, le calumet du soleil et les cordes de la souffrance. De grandes chaudières, remplies de la meilleure viande préparée, d'énormes plats comblés de fruits sauvages, sont apportés pour la circonstance. On place en face un petit foyer, auprès duquel se trouve du foin ou herbe odoriférante. Telles sont les préparations pendant la vigile de la fête. Vers le coucher du soleil, le grand-Prêtre ou le grand Mitow, se revêt d'une peau de buffle, peinte avec toutes sortes de couleurs et figures superstitieuses, il met sur sa tête une espèce de bonnet, façonné et ornementé avec des plumes d'aigles, et ayant un bâton à la main, à cheval, il fait le tour du camp, pour annoncer la fête du lendemain. Après avoir harangué pendant quelques temps, il termine son discours à peu près de cette manière : "Allons, jeunes gens, c'est demain que vous allez faire preuve de votre courage: Vous allez nous montrer que vous n'aimez pas (que vous n'êtes pas avares de) votre corps. Pour nous vieillards, notre temps est passé, mais c'est à vous qu'est réservé de parler pour nous par votre sang."

Il est important de dire ici que depuis plus de quinze jours, certains, qui ont fait des promesses et des vœux, qui doivent s'accomplir lors de la fête, se préparent par des jeûnes très-rigoureux, ne mangeant ni ne buvant depuis le lever

du soleil jusqu'à son coucher. Que ceux qui liront ces lignes se rappellent que l'idée de pénitence et de se faire souffrir, est naturelle à l'homme, toutes les fois qu'il veut apaiser la Divinité offensée ou lui demander quelque faveur. D'autres se préparent quelques jours d'avance par des bains de vapeur ou *suerie*, dont nous parlerons plus au long dans un autre article. C'est une purification, à laquelle on attache beaucoup d'importance.

Après la déclaration du grand-Prêtre à l'entour du camp, tous les *hommes du calumet* se rassemblent dans une *loge de Médecine*. C'est alors que vient se présenter une fille ayant au moins vingt hivers. Elle vient devant les Anciens déclarer sa virginité, en jurant qu'elle ne s'est jamais souillée. On accepte son témoignage, parce qu'on ne peut penser qu'elle aurait l'audace de mentir au Grand-Esprit. De suite on la reconnaît comme telle, et on la choisit pour représenter la nation dans la fête et être l'emblème de leur culte. Après de grandes cérémonies opérées par l'entremise du calumet, on revêt cette nouvelle Vestale d'une robe de cuir blanc. On lui peint en blanc les cheveux, le visage, les mains et les pieds. Elle est l'image du jour, temps où ordinairement le cœur se réjouit, en opposition avec la nuit, où on est triste, perdu, ou souffrant, ou attaqué par les ennemis. C'est bien étonnant qu'on accorde un tel honneur à la femme, dans la principale fête de la nation, vû qu'elle occupe le dernier rang dans toutes les autres circonstances. On ne doit pas non plus passer sans remarquer cette condition de virginité exigée de cette singulière prêtresse. Le reste de la nuit se passe en chants superstitieux et en cérémonies préparatoires pour le lendemain.

Quand l'aurore commence à paraître, le camp est déjà en mouvement et offre la plus grande animation. Les vieillards amènent en procession la Vestale au temple ou *loge de Médecine*; les jeunes guerriers parés et peints de toutes couleurs suivent, et puis le reste du peuple. Le tambour se fait entendre au milieu des chants propres à la circonstance, ainsi que plusieurs détonations de fusil. On introduit la *femme blanche* dans le temple et on la place au milieu, entourée de tous les *hommes de Médecine*, en face

des objets sacrés. Le soleil est sur le point de poindre à l'horizon. Tout le monde est dans l'attente : le feu sacré est allumé et alimenté par l'herbe odoriférante, le calumet du soleil est prêt, on l'allume et on le présente aux premiers rayons du jour. On crie et on acclame de tous côtés. Après qu'on a déposé la *pipe de Médecine*, on offre au soleil les plats remplis de viandes et de fruits ; les parties les plus recherchées de la viande de bison sont présentées avec de grandes cérémonies et longues invocations. C'est alors qu'on est témoin d'une scène bien émouvante et bien digne du caractère sauvage. Une bande de jeunes gens et de jeunes filles s'avancent en chantant la chanson du sacrifice. Ils sont ornés de toutes leurs parures : leur visage est peint une partie en noir et l'autre en rouge. Vous pourriez deviner dans leurs yeux et par leurs figures ce qu'ils viennent faire. Voyez-les se présenter devant le grand-prêtre, mettre solennellement la main sur la pierre sacrée indiquant à haute voix combien de phalanges des doigts doivent tomber sous le couteau. On se relève après cette cruelle opération avec le sourire sur les lèvres et on présente au soleil sa main mutilée et toute sanglante. D'autres forcenés saisissent des flèches et se transpercent la peau sur la poitrine ou la partie charnue des bras. Pendant que ces flèches sont ainsi pendantes et que le sang ruissèle et couvre leur corps, ils s'offrent au soleil. D'autres trouvant ces sacrifices de trop peu de valeur, se font faire deux incisions sur le dos, y attachent des cordes, retenues dans les traverses de la couverture du temple, et, ainsi suspendus, se balancent jusqu'à ce que les parties percées se déchirent et laissent tomber sur le sol le pauvre infortuné presque sans vie. Quelques-uns, après s'être fait attacher des lanières dans les chairs du dos, prennent le crâne d'un bison, le fixent à l'autre bout de la corde et commencent à traîner ce fardeau, à l'entour du camp, en pléurant, se lamentant et demandant l'assistance du soleil, afin qu'ils soient heureux dans leurs guerres ou autres entreprises. Après l'exécution de ces sacrifices sanglants, le grand-prêtre prend l'horrible plat, qui renferme les doigts coupés, et le présentant au soleil, il fait l'offrande la plus solennelle

et la plus précieuse aux yeux de toute la tribu. Voici le commencement de la supplication : " Allons, mon Père, prends-nous en compassion. Nous t'offrons ce que nous avons de plus cher, nos corps. Donne-nous la victoire sur nos ennemis. Eloigne de nous les maladies... Conserve-nous les bisons... Epargne nos chevaux, nos femmes, nos enfants." C'est alors que commencent les grandes danses. Un certain nombre ont juré de danser (sauter) pendant les trois jours ainsi que les nuits de fête sans boire ni manger et cela dans les plus grandes chaleurs de l'été. Le plus grand nombre, ayant l'expiration de la fête, tombent d'inanition et sont emportés hors du temple. Pendant que les malheureux danseurs sont à se tourmenter, le reste de la multitude fait festin et se réjouit. Les guerriers racontent leurs hauts faits d'armes, ils étalent avec orgueil devant leurs compatriotes les chevelures et les autres dépouilles enlevées à l'ennemi. Pendant tout ce temps, la Vestale demeure immobile. Elle est censée dormir et ne pas manger ni boire tout le temps. Cependant les vieux sorciers lui apportent en secret de quoi se nourrir. Le troisième jour elle se réveille et raconte son rêve (qui a été préparé d'avance) à toute la multitude. Ce songe mystérieux est interprété par les anciens et sert de règle de conduite, soit pour la guerre soit pour la chasse, pendant le reste de l'année. Alors la fête est finie et le camp a la permission de se séparer. Telle est la grande fête du soleil parmi les sauvages des prairies. On aurait pu raconter cette solennité sauvage avec beaucoup plus de détails, mais on a craint de fatiguer le lecteur. En voilà cependant assez pour faire comprendre combien l'esprit du mal sait s'emparer du pauvre infidèle pour se faire adorer par lui. On a dû remarquer avec étonnement le choix de la femme vierge, les jeûnes et les terribles macérations, et tout cela en l'honneur du soleil, objet d'un si grand culte. Ceux qui connaissent les superstitions et le culte des anciens payens reconnaîtront plus d'une ressemblance avec les rites et les cérémonies du culte sauvage de ce pays.

20. *Nipiskewin*.—C'est une superstition qui a beaucoup de vogue parmi les sauvages. Elle a pour objet de guérir les

malades par des enchantements et cérémonies plus ou moins burlesques. Se croyant la plupart du temps sous l'influence d'un génie bon ou mauvais, les indispositions et les maladies sont, aux yeux des sauvages payens, causées par des sortilèges que leur jettent ceux qui leur veulent du mal. Sans vouloir ici discuter la valeur de ses sorts et l'intervention que le démon peut y mettre, nous dirons que le *Nipiskewin* est un tour de charlatanisme habilement joué par les prétendus médecins pour duper leurs compatriotes et se faire payer largement leurs ridicules opérations. Comme nous venons de le dire, les sauvages attribuent leurs maladies à deux causes, l'une naturelle et l'autre surnaturelle. Presque toujours la dernière prévaut. On s'empresse de demander le *Nipiskewiyiniw* (le Médecin) et on lui promet une récompense considérable s'il veut guérir le malade. Ne refusant jamais une si bonne occasion, il donne de suite des prescriptions qu'on se hâte d'accomplir à la lettre. On doit faire sortir de la loge les enfans et les femmes qui ont leurs mois, et on doit transporter dehors tous les objets qui sont capables d'arrêter les charmes de la médecine. Au son du tambour et avec les accents d'une chanson propre à tel genre de médecine, les sacs mystérieux sont ouverts et on expose à la vue des mortels les fameuses racines. Le *Nipiskewiyiniw* les fait bouillir dans une telle quantité d'eau. Pendant cela, il s'approche du patient et conjure la maladie de sortir. Il chante, il crie et il fait toutes sortes de gesticulations. Il fait avaler une potion du breuvage préparé et commence à palper les malades avec anxiété. Enfin il s'écrie qu'il a trouvé le siège du mal. Il se débat comme un énergumène, encourage l'assemblée à chanter et à frapper le tambour plus fort. Il souffle à pleins poumons sur son patient; tout-à-coup il s'élance sur la partie malade, y applique sa bouche, et après avoir aspiré longtemps, se relève, en crachant avec du sang, tantôt un os aigu ou un morceau de fer, tantôt le bout d'une flèche. "Voilà, dit-il, ce qui devait faire mourir notre parent, mais il vivra à présent." Il ne faut pas oublier de dire que le conjurant a eue la précaution et l'adresse de mettre dans sa bouche l'objet qu'il doit tirer

du corps du malade et c'est ainsi qu'il dupe ses admirateurs. Ces hommes, après leur conversion, nous racontent les supercheres dont ils ont usé pour en imposer aux ignorants. Si, malgré tous ces prodigieux efforts du Médecin, le malade meurt, alors on trouve toujours quelque raison pour plaider en faveur de la Médecine. On n'aura pas purifié la loge, comme il avait prescrit, une personne impure aura assisté à la cérémonie, le malade n'aura pas eu la confiance voulue, etc... et puis l'objet malfaisant est rentré de nouveau dans le corps du malade et l'a tué. Ces *Nipiskawiyiniwok* ou conjureurs, jouissent de beaucoup de considération parmi leurs gens et occupent les premières places dans les assemblées. On les consulte pour l'explication des songes, et ce sont eux qui sont appelés pour nommer les nouveaux-nés. Non-seulement on les respecte, mais on les craint beaucoup à cause du grand pouvoir qu'on leur suppose et dont ils peuvent se servir pour se venger de ceux qui les mépriseraient. Ces *Conjureurs* sont les plus difficiles à amener à la foi à cause du gain qu'ils perdent en abandonnant leur métier, et aussi à cause de la grande répugnance qu'ils éprouvent à être regardés après comme le commun des moriels. Plusieurs ne croient pas à leurs propres conjurations et ne les conservent que pour le profit qu'ils en retirent. D'autres plus aveugles et plus simples y croient et invoquent leurs génies quand ils sont sur le point de tenter quelque guérison.

30. *Mitewiwine*.—C'est tout le système d'initier les nouveaux adeptes pour devenir *hommes de Médecine*. Ceux qui sont à la tête de cette confrérie sont ordinairement quelques vieillards, qui ont déjà passé par tous les degrés de différentes superstitions. On les appelle les *Mitchi Mitewok*. C'est à eux qu'appartient le droit de faire de nouvelles admissions. Voici comme la chose se passe. Les *Mitchi Mitewok* font préparer une vaste loge. On y apporte tous les objets de superstitions propres à ce genre de cérémonie. Les principaux sont les sacs de Médecine. Ces sacs sont faits avec la peau de différentes bêtes, auxquelles sont attachés de puissants enchantements. La loutre occupe une des premières places. Tous ces sacs sont apportés avec

honneur, chacun des *Mitewok* tenant le sien. La foule entoure la tente et regarde par toutes les ouvertures. Toutes les chansons selon le rite de chaque Médecin, sont entonnées au bruit du tambour. En même temps on fait danser au bout des bras *les sacs*. C'est alors qu'on introduit les nouveaux initiés, accompagnés de leurs parents, qui apportent les présents, *Mitewok* offerts aux *Kitchi-Mitewok*. Aussitôt les nouveaux initiés introduits, on leur donne leur place et tous les Grands *Nité*, avec *leurs saés*, dansent en cercle à l'entour des nouveaux venus, tantôt les frappant de leurs sacs et tantôt soufflant sur eux. Ceux-ci font semblant de tomber sans connaissance et ne se relèvent qu'à un nouveau toucher du sac. Après cette première cérémonie, on éloigne les profanes et on se renferme avec les nouveaux *Mitewok*. C'est alors qu'on leur dévoile tous les secrets des différentes médecines et des traitements. On les instruit des airs des chansons propres aux différentes médecines, chants qui doivent être entonnés quand on doit faire boire une potion médicinale ou appliquer une emplâtre, sans quoi le remède ne produira pas son effet. On leur fait promettre de ne jamais révéler ces secrets. En leur faisant part des racines, on ne manque pas de leur enjoindre de se faire payer largement quand ils devront s'en servir auprès de quelqu'un. On leur donne des amulettes, qui seront leurs sauvegardes contre les maladies et c'est souvent à cette occasion que les nouveaux *Mitewok* adoptent un nouveau génie et en son honneur, s'attacheront les cheveux de telle et telle façon. Messieurs les Francs-Maçons des pays civilisés seront sans doute heureux d'apprendre qu'ils ont des frères parmi les sauvages du Nord-Ouest, qui, eux aussi, ont leurs *loges* et leurs signes particuliers. Il est vrai qu'ils n'ont pas les loges du Grand Orient et du roi Salomon, mais ils ont celles de l'*Ours Blanc* et du *Bœuf-Rouge*. On appelle une loge maçonnique *Mitewitohamik*. Les frères *Mitewok* s'entraident, se consultent, s'invitent à des festins mystérieux, se font des présents de chevaux, etc., etc. Telle est la grande superstition du *Mitewiwik*, qui exerce une grande influence sur tout le reste des coutumes et usages des sauvages. Les Missionnaires

en arrivant au milieu d'une tribu, doivent s'attendre à rencontrer une forte opposition de la part des *Mitewok*, qui par toutes sortes de mensonges s'efforcent de détourner leurs parents de la vraie Religion.

40. *Bosabatchikézin* ou Jonglerie proprement dite.— Cette quatrième catégorie superstitieuse n'est ordinairement que la part de quelques rares particuliers, qui, par leurs heureux rêves et leurs fréquentes communications avec les génies, deviennent, (comme on dit) des hommes *forts de Médecine*, *Manitowiwok*. Ces prétendus prophètes ou devins se vantent de prédire l'avenir ou de faire trouver ce qui a été perdu, aussi de dire ce qui se passe au loin. Quand un de ces jongleurs est engagé pour découvrir ainsi ce qui est caché, il commande qu'on lui dresse une jonglerie, *Kosabatchikewkamik*. En voici le plan : On fixe en terre un certain nombre de petites perches, longues de 6 à 7 pieds, de manière à former un cercle dont le diamètre peut avoir 3 pieds. On entoure et on enveloppe cette charpente avec une grande peau de cuir, en laissant le haut ouvert. Pendant qu'on dresse la tente, le jongleur se fait attacher et enlacer par des cordes de manière à être lié par tout son corps de telle sorte qu'il n'est pas capable de se mouvoir. Ainsi garotté, il se fait jeter dans la jonglerie et on jette avec lui son *chichikwan*, espèce de boule creuse, dans laquelle sont introduites des petites pierres. En fixant un manche à cet instrument, on s'en sert pour battre la mesure, pendant qu'on chante. Le jongleur seul dans la jonglerie et n'étant vu de personne, commence à chanter. Bientôt il lance en dehors de la loge les cordes qui le liaient. Il saisit son *chichikwan*, entonne ses chansons appelle ses génies, des fois l'ours, d'autres fois le loup, etc., etc. Il les fait parler, s'entretient avec eux. Ils lui racontent ce qu'il désire savoir. Par fois il évoquera l'âme de quelque défunt et se fera raconter des nouvelles de l'autre monde. C'est alors surtout qu'il attire l'attention. On lui fait des questions et il tâche d'y répondre de son mieux. Un jour un grand jongleur du fond de sa jonglerie appelait ses *Manitos* de toutes ses forces, mais aucun n'apparaissait. Exaspéré, il s'écrie : " Il doit y avoir ici un *priant* ou quel-

qu'un qui porte un objet de la Religion des Blancs, c'est pour cela que je m'efforce en vain." En effet, un sauvage, ayant un chapelet, était parmi la foule. On commande de l'éloigner et les génies s'empressent d'arriver. Il est certain que le plus souvent les faits et gestes du jongleur ne sont que des ruses de ventriloquie et de charlatanisme ; mais aussi on ne peut nier que par fois il y a certains faits qu'on ne peut expliquer qu'en y reconnaissant un secours diabolique.

(A suivre.)

## MADAWASKA.

---

La lettre que nous sommes si heureux de reproduire ci-dessous, a été évidemment inspirée par une si belle flamme de charité qu'il sera impossible de la lire sans se sentir profondément ému, et sans rougir de sa lâcheté, à la pensée que c'est une jeune religieuse qui l'a écrite, dans son ardent amour pour les membres souffrants de Jésus-Christ.

A la lecture de cette touchante lettre qui ne respire que la plus tendre compassion, l'on sera frappé du dévouement qui l'a inspirée, puisque cette héroïne de la charité, au lieu de se réjouir de voir arriver le jour où elle sera déchargée des soins pénibles qui l'assiègent et la bouleversent, déploie toute l'éloquence de son cœur maternel pour prouver qu'il n'y a pas de justes raisons d'abandonner à leur malheur les tristes victimes de la misère à qui elle prodigue toutes ses affections.

On croit entendre, en lisant cette belle lettre, la voix plaintive et gémissante de la tourterelle dont le lugubre écho retentit sur notre terre, pour inviter les âmes charitables à prêter une oreille attentive à ces accents douloureux, et à ouvrir leurs mains bienfaisantes pour faire couler dans l'hôpital de Madawaska des fleuves de charité.

Cette avocate des pauvres enfants et des infortunés malades est bien obligée de convenir que son Hôtel-Dieu a à lutter contre de grands et nombreux obstacles, mais elle ne les croit pas insurmontables; elle donne d'excellentes raisons qui convaincront tous ceux qui, comme elle, jugent des choses selon les règles que trace la divine Providence, pour le soin des pauvres. Il y a donc, pour les associés de la Propagation de la Foi, les plus solides raisons de prendre part à l'œuvre qui se fait à l'Hôtel-Dieu de Madawaska; et il n'y a pas à douter qu'aucun de ceux qui liront ces Annales ne reculera devant les légers sacrifices qu'il y aurait à faire pour assurer l'existence d'un aussi précieux établissement.

Car il s'agit ici de porter secours à d'infortunés catholiques qui en ont grand besoin, ces catholiques sont de

braves Acadiens dont la foi est proverbiale ; puis les Religieuses qui se sacrifient pour soulager leurs misères spirituelles et corporelles, sont nos bonnes et ferventes Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Montréal qui, pour satisfaire à leur besoin d'exercer une plus grande charité, cherchent à l'étranger des misères à secourir, des souffrances à adoucir. Montréal qui tend la main à tant d'étrangers qui viennent implorer son secours, ne saurait montrer de l'indifférence à ces Religieuses sorties de son sein pour aller publier au loin les œuvres de sa charité et recueillir les bénédictions qui en découlent.

Dans le ferme espoir que cet appel sera entendu et bien compris, nous invitons tous ceux à qui Dieu inspirera le désir de porter secours à l'Hôpital de Madawaska, de vouloir bien déposer leurs dons et offrandes à l'Evêché entre les mains de M. le Chanoine Edm. Moreau.

Puisse ce petit appel être entendu et assurer l'existence de l'Hôtel-Dieu de Madawaska !

*Lettre de la Révérende Sœur Maillet R. II. à Monseigneur Bourget.*

St. Basile de Madawaska, 18 Septembre 1876.

Monseigneur,

Permettez à la plus indigne de vos enfants. pour qui vous avez toujours été si bon, de venir encore aujourd'hui vous faire part de ses inquiétudes et de ses espérances, de ses joies et de ses douleurs, au sujet de notre chère mission de Madawaska.

Votre Grandeur qui s'est tant intéressée à cette fondation et qui lui porte encore un si vif intérêt me pardonnera la longueur des détails dans lesquels je me permettrai de rentrer ; j'espère d'abord que ces détails ne seront pas inutiles pour éclairer Votre Grandeur sur la position vraie de notre établissement, et ensuite je serai plus tranquille et plus heureuse lorsque j'aurai fait connaître à V. G. tout ce que je pense sur l'avenir de notre mission de Madawaska.

Vous ne sauriez croire, Monseigneur, les chagrins et les angoisses de mon cœur, depuis qu'il est question de décider définitivement, si notre maison de Madawaska sera main-

tenue ou non ; la pensée que tous les sacrifices faits par la communauté-mère, les épreuves des sœurs fondatrices de cette mission vont être perdus, qu'il faudra abandonner ces chères enfants que nous instruisons, et ces pauvres malades qui ne peuvent avoir d'autre secours sur la terre que nous, me saigne le cœur, me bouleverse.

Sans les paroles d'encouragement de Votre Grandeur, et sans votre appui moral, je crois que j'aurais défailli.

Quoique pour le moment nous soyons un peu plus calmes, je ne laisse pas que d'apercevoir de loin d'épais nuages annonçant encore quelques tempêtes ; mais la pensée que, si Dieu est pour nous, rien au monde ne pourra nous renverser, me ranime, et avec cela, mon courage s'accroît à proportion des difficultés.

J'entends sans cesse répéter par des personnes sages et bien plus prudentes que moi, qu'il y a ici des obstacles insurmontables, et que par conséquent nous ne pourrions jamais subsister.

A ne considérer les choses que sous le point de vue purement humain, je vois aussi beaucoup de difficultés, mais je les envisage autrement.

On dit que le lieu est trop pauvre ; à cela je répondrai : c'est vrai, puisque notre chère communauté-mère a été obligée de nous aider beaucoup, et avait même pris la résolution de nous continuer son secours encore quelque temps. Cependant je trouve pour ma part qu'il n'y a pas de mal à souffrir un peu les effets de notre cher vœu de pauvreté que Notre-Seigneur a tant aimé ; d'ailleurs je crois que si notre communauté de Montréal nous aide encore quelque temps comme elle l'avait résolu, nous pourrions dans trois ou quatre ans nous soutenir seules, vu les améliorations qui se sont faites depuis trois ans.

Nous serons pauvres longtemps, mais nous imiterons en cela notre Divin Maître, et aussi nos premières Mères qui, pendant si longtemps, enrent à vivre dans la plus grande pauvreté.

On cite aussi l'ingratitude des gens et le peu d'importance que l'on attache à une éducation chrétienne et au bonheur de posséder une maison religieuse ; je vois bien cela dans

un grand nombre, mais c'est pour moi un motif encore plus pressant de les aimer davantage et de leur faire du bien. D'ailleurs je les excuse, l'ignorance est en grande partie la cause de tout cela ; je crois, qu'avec la prière, du temps et de la patience, nous parviendrons à obtenir un changement. Il est vrai qu'ils ne mettent pas beaucoup d'émulation à mettre leurs enfants au Couvent ; mais l'ignorance et leur pauvreté qui est grande pour la plupart, font qu'ils craignent de manquer du nécessaire en faisant quelques sacrifices pour nous envoyer leurs enfants ; ils ne comprennent pas assez le danger où ils exposent le salut de ces chers enfants en les envoyant à ces écoles sans Dieu, où le démon déploie toutes ses ruses, pour infiltrer son venin infernal dans ces jeunes cœurs. Etant taxés sans raison pour ces écoles dans lesquelles on s'étudie à éteindre le flambeau de la foi, en défendant de prier et de faire aucun acte de religion ; ces pauvres gens, trop ignorants pour comprendre le danger qui les menace, trouvent pénible de payer pour ces écoles et de ne pas s'en servir ; c'est la raison qu'ils me donnent. Cependant je trouve qu'ils commencent à comprendre un peu plus leurs vrais intérêts et je ne perds nullement confiance qu'un jour et avant longtemps, ils apprécieront le service qu'on leur rend en inculquant dans le cœur de leurs enfants les principes de la vie chrétienne.

Ce second obstacle ne m'effraie pas parce qu'il me semble qu'il n'est pas insurmontable, d'ailleurs je serais prête à tous les sacrifices pour procurer à ces pauvres âmes le bonheur d'une vie chrétienne. Si nous n'étions pas si pauvres et si j'étais libre de faire ce que je voudrais pour empêcher le mal que produisent ces écoles diaboliques, je demanderais à ce que l'enseignement des externes fût donné gratuitement. Par ce moyen peut-être parviendrions-nous à faire honte à nos ennemis ; au moins, leur prouverions-nous que c'est moins pour un gain sordide que nous travaillons, que pour gagner des âmes à Notre-Seigneur. Les enfants sont susceptibles du bien, et déjà nous goûtons des consolations en voyant leurs bonnes dispositions.

Un troisième obstacle, Monseigneur, est la difficulté de

nous procurer des sujets. Je vois aussi cela, surtout depuis que notre chère communauté de Montréal paraît disposée à se retirer sous ce rapport. Mais je trouve encore un remède ; de plus, j'ai la ferme persuasion que si Dieu veut la fin, il donnera aussi les moyens. Il y a à peine trois ans que nous sommes ici ; il n'y a rien d'étonnant que nous n'ayions pas encore assez de sujets pour subvenir à nos besoins. A cela je réponds encore qu'il y a lieu d'espérer pour l'avenir ; je puis me tromper, mais je crois apercevoir parmi nos enfants des germes de vocation religieuse, et la pensée que si nous partions, elles seraient exposées à perdre leur vocation faute de moyens et d'éducation, me touche sensiblement.

Si le bon Dieu permet que nous puissions continuer, j'ai la ferme confiance qu'avant longtemps nous pourrons nous pourvoir de sujets.

Un quatrième et bien grand embarras se présente encore, Monseigneur ; ce serait dans le cas, où, n'y ayant qu'un seul prêtre à la paroisse, nous dussions être privées souvent du St. Sacrifice de la Messe et de la Sainte Communion, secours qui nous sont nécessaires pour nous soutenir dans la vie de sacrifices que nous devons mener ici. Nous avons besoin de nous nourrir souvent du Pain des forts, afin de demeurer constamment fidèles à tous nos devoirs. Je conçois que ce point est d'une grande importance, et s'il devait toujours en être ainsi, je dirais comme nos Sœurs, que, comme religieuses nous ne pouvons vivre ainsi. Cependant si nous ne devons, comme je le désire bien, être soumises à ces privations que pendant un certain temps, je ne voudrais pas pour cette raison quitter l'entreprise, car le bon Dieu peut bien permettre ces épreuves et privations, pour nous rendre plus ferventes et nous faire apprécier davantage tous les secours spirituels que nous donnent nos saintes règles. J'attendrais donc en patience le moment voulu par la Divine Providence, qui, comme une bonne Mère, veille sur nous avec tant de soin.

A présent, vous ayant dit tout ce que j'avais sur le cœur, que Votre Grandeur daigne me pardonner de venir ainsi occuper vos précieux moments ; mais, dans la circonstance

présente, je me permettrai de vous adresser les paroles des Apôtres au Divin Maître. "A qui irai-je, si ce n'est à vous," Monseigneur, puisque partout l'on ne voit que des obstacles insurmontables, pour une œuvre à laquelle je tiens tant. Je vous avoue franchement que bien souvent je demande à Notre Seigneur de me rendre plus indifférente sous ce rapport, ce que je n'obtiens pas, puisque plus que jamais je voudrais faire l'impossible pour la soutenir. Si j'avais plusieurs vies, je serais heureuse de les offrir pour obtenir le salut de tant de pauvres âmes. Je vous dirai ici un marché que je fais avec Notre Seigneur, mais, je crains fort de ne pas être exaucé; je demande souvent à ce bon Maître que, dans le cas où notre fondation ne se soutiendrait pas, de me faire, au moins, la grâce de mourir au lieu du sacrifice, lui offrant, malgré mon indignité, ma vie en compensation du bien que je désirerais que nous fissions ici. Malgré tout ce que je ressens par rapport à notre chère fondation, je suis dans une paix parfaite, sachant que les décisions de Votre Grandeur, qu'elles qu'elles puissent être, seront l'expression de la Volonté Divine, Je ne veux pas demeurer ici une seule minute contre cette même volonté; mais avant que rien ne fût décidé j'éprouvais un besoin irrésistible de vous écrire encore une fois.

Le nombre des enfants n'est pas encore bien grand, mais j'en attends encore un bon nombre

Les pauvres malades continuent toujours à venir chercher des remèdes; nous en avons toujours quelques-uns habituellement dans notre petite salle, de sorte que chaque jour je vois la réalisation des paroles que vous m'adressâtes avant mon départ en voyant combien il m'en coûtait de quitter mes chers malades que j'aimais tant. Vous me disiez: "Allez, ma sœur, vous aurez toujours des pauvres avec vous." En effet nous en avons continuellement. En vous exprimant une fois de plus ma sincère gratitude pour le vif intérêt que vous nous portez ainsi qu'à nos pauvres Acadiens, veuillez accepter les vœux que nous adressons au Ciel pour votre conservation.

Que Votre Grandeur me permette de solliciter encore une bénédiction toute particulière sur le petit Noviciat, que je désire voir bien fervent; je n'oublie pas non plus toute notre chère petite communauté, nos pauvres malades et nos chères petites enfants.

Me recommandant instamment à vos saintes prières, j'ose me souscrire, Monseigneur,

De Votre Grandeur,

La très humble et obéissante fille,

SR MAILLET, R. H., de St. Joseph.

## CONSTANTINOPLÉ.

### LA PERSÉCUTION DES ARMÉNIENS CATHOLIQUES.

Dans notre dernier numéro, nous apprenions à nos lecteurs que Mgr. Hassoun, Patriarche de Constantinople, exilé depuis quatre ans, venait de rentrer dans son diocèse.

C'était à l'occasion de l'avènement d'un nouveau Sultan, Mourad, que sa Béatitudo avait cru pouvoir, sans autorisation officielle, revenir au milieu de son troupeau, et nous disions les chances qu'avait Mrg. Hassoun, sous le nouveau gouvernement, d'être toléré sur le sol de sa patrie.

Mais depuis la publication de notre dernier numéro, le Sultan Mourad, après un règne éphémère de trois mois, a été déposé et remplacé par un de ses frères qui a été proclamé sous le nom d'Abd ul-Hamid II.

La lettre suivante de Constantinople, en date du 12 Septembre 1876, nous montre ce que les catholiques peuvent attendre de ce nouveau gouvernement, et quelle est la disposition des esprits, dans l'empire, à l'égard des catholiques.

#### I

A l'occasion de l'avènement d'Abd-ul-Hamid II, la communauté arméno catholique a fait de nouvelles démarches auprès du ministre des affaires étrangères, Safvef pacha, dans le but d'obtenir que S. B. Mgr Hassoun et les notables puissent, comme les chefs religieux et les notables des autres communautés, se présenter au nouveau sultan.

Le grand vizir Mehmed-Ruchdi pacha, consulté par Safvef pacha, n'a pas donné son consentement. En vain le ministre des affaires étrangères lui fit-il observer qu'il serait temps de mettre fin au scandale répété depuis plusieurs années de présenter au sultan, comme le patriarche catholique, un pseudo-évêque excommunié, le néo-schismatique Kupélian ; que d'ailleurs la secte des Kupélianistes pouvait être considérée comme éteinte et dissoute ; et que la réception du vrai clergé catholique par le nouveau sultan produirait un excellent effet sur les populations catholiques de la Bosnie et de l'Herzégovine qui, au milieu de la confla-

gration générale, montrent à l'autorité du sultan une soumission et un dévouement exemplaires. Pour toute réponse, le grand vizir a enjoint au ministre des affaires étrangères d'appliquer aux Arméniens le *bouyroultou* (rescrit viziriel) de feu Hussein-Avni pacha, qui reconnaît les Kupélianistes seuls pour vrais catholiques.

En conséquence, Kupélian fut officiellement invité, ainsi que les autres patriarches, à se rendre, avec ses prêtres et ses notables, au palais impérial, le lundi 4 septembre, pour offrir à Sa Majesté les félicitations d'usage, au nom de tous les rites catholiques de la Turquie. Mais, comme la secte néo-schismatique est divisée en deux groupes irréconciliables, Kupélian ne put se faire accompagner que de trois ecclésiastiques de son parti ; l'un des trois était le fameux Enfiédjian. Le 7 septembre, jour de l'investiture militaire du sultan, Kupélian se trouvait, sur invitation officielle, avec les autres patriarches qui, au passage d'Abd-ul-Hamid, ont fait réciter par les élèves de leurs écoles des hymnes en son honneur. Ainsi, une fois de plus, le gouvernement turc a manqué au respect dû à la catholicité et a méconnu ses propres intérêts en s'aliénant, par un déni de justice, les catholiques de l'empire.

Conformément à la teneur du *bouyroultou* de Hussein-Avni pacha, les bureaux de la Sublime Porte obligent les Arméniens catholiques à se présenter au pseudo-patriarcat de Kupélian pour les affaires mixtes. Les catholiques demandent à être renvoyés à leurs propres chancelleries ; mais on leur répond que les " Hassounistes " ne constituent point une communauté légale. Les catholiques préfèrent laisser en souffrance leurs affaires plutôt que de reconnaître la juridiction du pseudo-patriarche.

## II

Dans les provinces, les Arméniens catholiques sont partout victimes du même système d'oppression. Il est douloureux de voir certains journaux catholiques continuer encore, dans le but de combattre le panslavisme, à faire l'apologie du gouvernement turc. On ne saurait rendre un plus mauvais service à la cause du catholicisme en

Turquie. S'il est juste de combattre l'envahissement du panslavisme, il n'est point permis, pour cela, de justifier les crimes du gouvernement turc.

L'église arménienne catholique de Gorzoul (diocèse d'Artvin) a été dévalisée par les bachi-bouzouks. Le ciboire contenant les saintes hosties a disparu. Un des bandits vient d'être arrêté et traduit devant le gouverneur d'Olti, chef-lieu du district. Le vicaire patriarcal et les notables d'Artvin ont été invités à se présenter à Olti ; mais, en même temps, ils étaient secrètement prévenus qu'ils n'arriveraient pas sains et saufs. Ce n'étaient point de vaines menaces. Au même moment, les bachi-bouzouks tuaient, à peu de distance d'Artvin, quatre ou cinq négociants arméniens catholiques pour leur enlever quelques milliers de francs. On a compris que les autorités étaient de connivence avec les bachi-bouzouks, et l'on s'est abstenu de toute réclamation.

A Kars (Arménie), les *redifs* ou réservistes musulmans ont envahi, le 16 août dernier, au milieu de la nuit, la maison de M. Paul Bendighian, curé arménien catholique. Ils étaient au nombre de vingt. Les uns ont roulé le curé dans la couverture de son lit afin d'étouffer ses cris, tandis que les autres pillaient la maison : calice, ciboire, ostensor, encensoir, tout a été emporté. Le pillage accompli, les brigands se sont retirés. M. Bendighian s'est traîné à demi-mort vers la corde de la cloche pour appeler du secours. L'autorité fit d'abord semblant de s'émouvoir de cet attentat ; mais on ne tarda pas à comprendre que le mudir (sous-gouverneur) y avait mis la main ; et, là encore il a fallu renoncer à toute réclamation.

Le mudir de Zeytoun, près de Marasch, a égorgé son domestique, un Arménien catholique, après lui avoir fait subir toutes sortes de tortures. C'est ainsi qu'il lui a introduit de longues aiguilles entre les chairs et les ongles des doigts pour le forcer de dire s'il connaissait l'auteur d'un vol commis dans la maison. Il l'a ensuite suspendu par les pieds, dans l'écurie, de façon que la tête effleurât le sol. Puis, à l'aide d'une corde, il donnait au corps du patient un mouvement oscillatoire qui déchirait horrible-

ment le visage et la tête. Tous ces faits ont été constatés par les dépositions des domestiques et des voisins musulmans du mudir et par l'inspection médicale. La population arménienne de Zeytoun s'est justement indignée de ces actes d'atrocité et de l'incurie du gouverneur de Marasch. Cependant l'argent a joué son rôle, et, au lieu de faire justice du mudir, le gouverneur a dénoncé à la Sublime Porte, la population de Zeytoun comme ayant pris une attitude semblable à celle des Bulgares. Sur l'ordre du grand vizir, un certain nombre de notables de Zeytoun ont été envoyés, mains et pieds liés à Constantinople et incarcérés.

A Biredjik, près d'Alep, les réservistes avaient commis des actes d'indiscipline : ils avaient pillé le bazar, frappé les chrétiens, insulté les femmes, et proféré des menaces de mort. Les vicaires des trois patriarchats, grec, grégorien et arménien catholique, avaient télégraphié au grand vizir en le priant d'aviser aux moyens de protéger la population chrétienne. Le grand vizir ordonna au gouverneur d'Alep de se rendre sur les lieux. Le gouverneur de Biredjik, irrité du recours des chefs des communautés chrétiennes à Stamboul, réussit à gagner le gouverneur d'Alep, lequel, arrivé à Biredjik, trouva qu'il n'y avait pas matière à enquête : les menaces n'avaient existé que dans l'imagination des trois vicaires, et les réservistes n'avaient commis aucun acte d'indiscipline.

Il obligea, en conséquence, les trois vicaires de se retracter. Ils durent signer une formule longuement rédigée, qui fut transmise télégraphiquement au grand vizir. Celui-ci l'a fait immédiatement publier dans les journaux turcs sous le titre " officiel ". Les Turcs de Biredjik avaient déclaré nettement aux chrétiens qu'ils paieraient de leur vie un refus de rétractation. C'est donc sous la menace d'un massacre semblable à celui de la Bulgarie, que les vicaires des trois patriarchats ont signé et expédié le télégramme adressé au grand vizir.

Les deux derniers courriers d'Alep, de Mardin, de Diarbékir, de Marasch, etc., annoncent que les Turcs déclarent dans les bazars que, si le gouvernement appelé le troisième ban des réservistes, ils partiront ; mais, avant de quitter

leurs foyers, ils mettront à mort tous les chrétiens de l'Anatolie pour ne point leur livrer leur pays et leurs familles. Un langage identique, tenu en même temps par les Turcs de contrées distantes, les unes des autres, de cinq, six, dix journées, peut donner la mesure du fanatisme dont la population musulmane est animée sur toute l'étendue de l'empire.

Les lettres arrivées par le dernier courrier d'Anatolie relatent des actes de barbarie commis par les réservistes du deuxième ban. Le 21 août dernier, des soldats turcs de la réserve de Kaysery, au nombre de 250, étaient de passage à Sari-Hamza, village situé près de Gosgath et habité par des Turcs et des Arméniens grégoriens. Ils furent logés dans les maisons arméniennes où on leur donna tout ce qu'ils demandèrent, volaille, fruits, eau-de-vie, miel, etc. Ils se répandirent ensuite dans les rues, et, guidés par des femmes musulmanes, ils s'emparèrent des filles et des garçons arméniens et les outragèrent. Plusieurs des victimes en sont mortes. Le recours des pères de famille auprès du gouverneur est resté sans aucun effet. Ils durent même, devant les soldats turcs qui menaçaient de les massacrer, abandonner leurs familles et fuir dans les montagnes.

Près de Kaysery, les réservistes turcs ont pillé un village. Quelques-uns d'entre eux pénétrèrent dans une maison arménienne, et après avoir garrotté le mari, ils enlevèrent la femme, nouvelle mariée, âgée de quatorze ans. Le lendemain matin, le cadavre de la jeune épouse a été trouvé par son mari; au bas de la rivière qui traverse le village. La tête était fendue en deux.

Le récit des atrocités commises par les soldats turcs dans les villages chrétiens de l'Anatolie serait interminable. Les faits barbares que j'ai exposés plus haut ont été publiés, avec tous leurs détails horribles, dans les journaux arméniens de Constantinople. La Sublime Porte ne s'en est pas émue.

Si de telles choses se passent en Anatolie, parmi des populations paisibles et inoffensives, que ne se fait-il pas en Bulgarie? Récemment encore, les bachi-bouzouks ont commis des atrocités inouïes à Sélir, à Bela, à Yenikeny, à

Kravenik et à Batoscero, du côté du district de Widin ; les gendarmes ont pris part au pillage, au viol, etc. Le gouverneur de Selir, Deli-Nedjib, a été élevé en dignité pour ces faits. De même, les mudirs et les moutassarifs, qui se sont signalés dans les horreurs commises en Bulgarie, ont été décorés ou promus en grade. Il ne faut pas se faire d'illusion, c'est la destruction de l'élément chrétien, surtout en Roumélie, qu'on a en vue. Le gouvernement central a excité avec préméditation le fanatisme des masses musulmanes, et le résultat de ces manœuvres ne pouvait être autre.

### III

Il est donc regrettable de voir les journaux catholiques atténuer et presque justifier ces atrocités. Est-il nécessaire de justifier le brigand pour condamner l'assassin ? Est-il juste de défendre Mahomet pour combattre Photius ? Est-il permis, pour parer aux progrès de l'influence russe, de soutenir ou de disculper le fanatisme islamique ? Les conséquences d'un pareil langage, d'une pareille conduite, seront funestes au catholicisme ; mais on ne sera plus en état de les réparer.

Si l'on veut arriver à une solution pratique et acceptable de la question d'Orient, il faut que toute la presse catholique réclame, non seulement pour les provinces de la Roumélie, mais encore pour celles de l'Anatolie, l'application du Règlement du Liban. Le gouvernement turc ne peut pas dire que ce système est contraire au Coran, car il l'a déjà adopté. L'expérience aussi a montré qu'il est le meilleur qu'on doive adopter en Turquie.

Avant l'application de ce Règlement, lorsque le Liban était gouverné par des kayevrostams turcs, il ne se passait pas deux ans sans que des troubles et même des massacres n'eussent lieu. Depuis que le Règlement du Liban est en vigueur, tout s'est calmé, et des races, en lutte depuis des années, vivent en parfait accord ! Le Liban compte plus de races et de religions qu'aucune autre province de l'empire ottoman.

Sous le Règlement du Liban, la Sublime Porte ne pourrait plus fomenter, suivant son habitude séculaire, les rançonnés entre les différentes populations chrétiennes, comme elle l'a fait entre les Grecs et les Bulgares, entre les Grégoriens et entre les Arméniens catholiques eux-mêmes. C'est le fort de la politique ottomane de semer la discorde parmi les communautés chrétiennes, afin de les affaiblir les unes par les autres. Comme tout est centralisé à la Sublime Porte, cette tactique est suivie avec une habileté qu'on chercherait vainement dans les cabinets européens. Les troubles et les massacres du Liban étaient dus exclusivement aux menées des gouverneurs de Beyrouth et de Damas, qui exécutaient les instructions de la Sublime Porte. Une fois émancipé, en vertu de son Règlement, de cette influence pernicieuse, le Liban retrouva la concorde, autant qu'elle est possible dans la Montagne.

Un résultat semblable et même meilleur serait obtenu dans toutes les provinces de l'empire turc où le Règlement du Liban, *mutatis mutandis*, serait sincèrement appliqué. Les influences étrangères ne trouveraient également plus de prétexte pour exciter les populations à la révolte. Mais si, cette fois encore, le sort des chrétiens n'est pas amélioré de fait, les insurrections seront renouvelées systématiquement. Si l'Anatolie avait, comme la Bosnie et l'Herzégovine, un Monténégro ou une Serbie pour voisin, elle se serait déjà plusieurs fois révoltée contre l'abominable administration des gouverneurs turcs, sans avoir besoin d'une excitation étrangère.

## Océanie Centrale.

### UN ATTENTAT CONTRE LES MISSIONNAIRES.

Le R. J. A. Ollivaux, missionnaire à Wallis, écrit d'Uvea, le 12 mai 1876, au T.-R. P. Supérieur général de la Société de Marie :

Dans la dernière lettre que j'avais le bonheur de vous écrire, je vous annonçais que Mgr Bataillon venait de profiter du navire *La Reconnaissance* pour se rendre à Futuna, accompagné du R. P. Padel. Sa Grandeur était impatiente d'aller présider, dans cette île, les exercices du Jubilé. Permettez-moi de vous donner aujourd'hui quelques détails sur un triste événement qui a jeté Futuna dans la consternation.

Mgr Bataillon résidait depuis deux mois et demi dans cette île, et les exercices du Jubilé de la paroisse de Saint-Joseph touchaient à leur fin, lorsqu'un blanc, nommé Proctor, résolut de mettre à exécution un odieux dessein.

Cet homme, originaire de la Louisiane, aurait servi comme officier sous les ordres du général Beauregard. Blessé pendant la guerre de Sécession, il était venu essayer du commerce dans nos îles. Après avoir acquis quelques propriétés aux Fidji, il avait établi, depuis quelques mois, une maison de commerce à Uvea, et une autre à Futuna. Dans cette dernière île, Proctor avait été admirablement reçu par les missionnaires. Sur la présentation d'une lettre jadis délivrée par Mgr Odin, alors archevêque de la Nouvelle-Orléans, le P. Quiblier lui avait témoigné une grande sympathie, et lui avait même donné l'hospitalité.

Malheureusement, son commerce ne réussit pas, surtout à Uvea, où il avait à lutter contre des concurrents plus habiles. Il attribua cet insuccès à l'indifférence des missionnaires, et conçut, contre eux et Mgr Bataillon, une haine implacable.

Il arriva, dans ces dispositions, à Uvea pendant la semaine sainte. Il eut plusieurs entretiens avec un nommé Smith, autre Américain, résidant dans cette île depuis dix-huit ans comme agent de commerce d'une maison allemande. Ce Smith était aigri lui-même par la prospérité de la maison fondée par M. Watton, qui, persuadé que des agents

uvéens attireraient plus de confiance que des étrangers, avait pour employés des indigènes choisis dans les écoles.

Smith ne manqua pas de débiter à Proctor les propos les plus odieux contre Mgr. Bataillon et les missionnaires ; et la calomnie ne tarda pas à produire ses fruits.

Un jour, Proctor se rend comme un furieux au presbytère de Mataotu, où il insulte le P. Bouzigue, puis il s'embarque pour Futuna, proférant des menaces de mort contre l'évêque et les missionnaires. Arrivé à Futuna, il tient les discours les plus étranges. Il appelle Mgr. Bataillon et les missionnaires les balayures de la France, se dit l'homme le plus illustre et le plus recommandable du monde, exhorte les gens à le choisir pour roi, leur promettant monts et merveilles s'ils s'attachent à lui et les menaçant de la mort s'ils osent lui faire la moindre résistance. Il leur annonce qu'un navire, monté par trois cents hommes et muni de toute espèce d'armes, va bientôt arriver à Futuna pour se mettre à ses ordres.

Ces propos et ces actes sont portés à la connaissance de Mgr. Bataillon qui exhorte la population à ne pas se laisser émouvoir, mais à continuer paisiblement les pieux exercices du jubilé.

Les choses en étaient là, lorsque, le vendredi 21 avril, vers cinq heures et demie du soir, Proctor se rend au presbytère de Saint-Joseph. Il était vêtu de ses plus beaux habits, portait fièrement sur sa poitrine et pour la première fois depuis son arrivée dans l'île une médaille de sauvetage, qu'il avait autrefois reçue du gouvernement anglais. Il prétendait sans doute, par là, en imposer à la population. Il était armé de deux revolvers chargés, à six coups chacun, et d'une canne à épée cachée sous ses vêtements. Il regarde d'abord dans la chambre de Mgr. Bataillon, puis dans celle du P. Quiblier ; les voyant désertes l'une et l'autre, il attend dans la cour la fin de l'exercice.

Le P. Quiblier se présente le premier. Aussitôt Proctor s'élançait sur lui et le frappe d'un coup de poing. Saisi à l'instant même par un vigoureux Futunien, Proctor tire avec beaucoup de difficultés de sa poche un revolver et cherche à mettre le missionnaire en joue : deux fois il

presse la détente, et les amorces seules éclatent sans que la poudre prenne feu. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les quatre cartouches qui restaient intactes ont toutes donné leur balle lorsqu'on a voulu décharger l'arme.

Aussitôt, une troupe de Futuniens se jettent sur Proctor et le frappent à coups de poings et à coups de pieds avec une telle vigueur qu'ils allaient le tuer si Mgr Bataillon et les Pères ne leur eussent imposé l'ordre de s'arrêter.

Comme le délit était flagrant, le roi et les chefs de Futuna condamnèrent Proctor à être fusillé. Mgr le vicaire apostolique dut employer toute son influence pour empêcher l'exécution de la sentence. On se contenta de mettre le coupable aux fers jusqu'à l'arrivée d'un navire de guerre.

Ce malheureux a déclaré qu'il avait surtout été poussé à commettre ce crime par les rapports que les blancs d'Uvea lui avaient faits contre Mgr Bataillon et ses missionnaires.

A quelques jours de là, le *Johe Cesar*, navire de commerce allemand, ramenait sain et sauf à Uvea notre pasteur vénéré. Inutile de vous dépeindre la consternation causée par l'attentat commis à Futuna. Aussi, depuis le retour de leur évêque, les Wallisiens redoublent de témoignages d'amour et de dévouement envers lui.

Deux jours après l'entrée du *Johe Cesar*, la reine et tous les principaux chefs de l'île d'Uvea se réunissaient en conseil, et, après une longue délibération, prononçaient à l'unanimité une sentence d'exil contre Smith, sous l'inculpation d'avoir :

1o. Coopéré, au moins par ses calomnies à l'attentat commis à Futuna ;

2o. Fait des actes nombreux d'insubordination contre le gouvernement d'Uvea et nuï à son autorité en maintes circonstances, par ses propos dénigrants ;

3o. Tenu habituellement, avec certains indigènes, les conversations les plus affreuses, et s'être permis certains actes immoraux très-dangereux pour la population, tels que l'exhibition de gravures obscènes ;

4o. Proféré habituellement les propos les plus infâmes contre l'autorité religieuse du pays.

Les preuves à l'appui de ces inculpations étaient on ne peut plus notoires. La sentence a été communiquée à Smith en bonne et due forme, et, dans deux jours, le *Johe Cesar* doit l'emmener à Apia.

## MADURE.

### LA STATION DE VELLOUR.

On nous communique la lettre suivante, adressée par le R. P. Trincal, de la Compagnie de Jésus, au R. P. Barbier, supérieur de la mission du Maduré. Elle est datée de Vellour, 31 juillet 1876.

Avant 1865, il n'y avait pas un seul chrétien à Vellour et dans toute la contrée environnante. A cette époque, un jeune homme de ce village, ayant eu quelque désagrément avec sa famille, s'en alla chercher fortune à Maduré. Il se présenta à mon catéchuménat et s'y montra fort assidu et plein de zèle pour apprendre les prières. Je l'engageai comme jardinier, et, un mois après, je le baptisai sous le nom de *Saverimoudou* (Xavier).

Au bout d'une année passée à mon service, il voulut retourner dans son village. Je le vis partir à regret, car je craignais que, au milieu d'une atmosphère toute païenne, il ne redevînt païen. Sans nouvelles de lui pendant quatre ans, je le croyais tout à fait perdu. Mais un soir, tandis que je cheminai de Maduré à Virdupatty, je le vis tout à coup se jeter à mes pieds. Il m'annonça qu'il avait déterminé un grand nombre de familles de son village et de sa caste à recevoir le baptême. Je l'invitai à m'amener les chefs de famille à Virdupatty. Ils y vinrent tous, et, comme je les trouvais dans de bonnes dispositions, il fut arrêté que, pendant que j'irais visiter une chrétienté située à 40 kilomètres de Vellour, ils me construiraient un abri dans leur village.

Mes nouveaux catéchumènes étaient tous de pauvres parias, cultivateurs des champs d'autrui, n'ayant pas en propriété un pouce de terrain. De retour dans leur village, ils se hâtèrent de se procurer quelques bambous et quelques feuilles de palmier, et de me construire le logement convenu au milieu de l'unique place de leur quartier. Mais, à peine la besogne était elle terminée que tous les propriétaires de Vellour, le maire en tête, se portèrent sur la place, démolissent la construction de fond en comble et en dispersent les débris. De plus, ils signifient à mes gens qu'ils ne souffriront jamais qu'ils se fassent chrétiens,

et que, s'ils osent persister dans leur intention, ils devront tous quitter le village.

Sous le gouvernement anglais, nous n'avions pas à tenir compte de ces menaces. A ma réquisition, la police se porta quatre fois sur les lieux pour constater l'existence d'un fait qui, cependant, s'était passé en plein midi, et quatre fois, bien payée par les coupables, elle rapporta qu'il n'y avait pas lieu à poursuites. Je fus donc obligé d'aller moi-même à Maduré plaider ma cause devant le premier magistrat. En dépit de l'argent répandu à profusion par les accusés, ils furent, au nombre de quarante-huit, condamnés à une forte amende. Néanmoins, tout en nous rendant justice, le magistrat nous défendit de rien construire sur la dite place publique.

Que faire ? J'aurais donné alors cent fois la valeur d'un local quelconque que je ne l'aurais pas obtenu. Je me rendis au village, sans y avoir un endroit où poser le pied. Mes pauvres catéchumènes me montrèrent leurs demeures. Rien que je puisse accepter. Enfin, derrière leurs chaumières, je découvre un petit espace de terrain où ils jetaient leurs balayures. N'ayant pas à choisir, je leur dis : " — Nettoyez cela et construisez-y un petit oratoire." En partant, je leur laissai deux catéchistes. C'était le 15 juillet 1870.

Le 30 du même mois, dans la soirée, je revins à Vellour. Le terrain était déblayé, et une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'y pressaient, plus joyeux que s'ils eussent été sous les lambris dorés d'un palais. Le lendemain, au point du jour, je célébrai le sacrifice de la messe, en plein air, devant cette foule ravie d'un spectacle si nouveau pour elle. J'administrai ensuite le baptême à 221 catéchumènes.

Ces bons néophytes n'étaient pas au bout de leurs épreuves. Tous les propriétaires se coalisèrent pour leur refuser du travail, de sorte que, pendant plus d'une année, ils furent obligés, hommes et femmes, d'en aller demander dans les villages voisins. Loin de s'attrister de ce contretemps, ils rentraient tous les soirs joyeux dans leur village, portant sur la tête le grain reçu en salaire et répétant les chants religieux composés par l'un d'entre eux. Quelquefois, tous ne trouvaient pas du travail, et ceux qui revenaient

les mains vides chantaient comme les autres ; pour ne pas laisser paraître leur désappointement, ils portaient du sable en guise de grain.

Dieu ne pouvait manquer de bénir une si longue épreuve supportée avec tant de courage. Les propriétaires se relâchèrent peu à peu de leur animosité et redonnèrent du travail à nos parias, qui, depuis lors, n'en ont plus manqué.

C'est dans l'humble réduit où elle reçut le baptême que, pendant quatre ans, cette nouvelle chrétienté se réunit ; c'est là qu'elle s'accrut jusqu'au nombre de quatre cents âmes. Enfin, la Providence me mit en mains les fonds nécessaires pour acheter un emplacement convenable et bâtir une église. Elle a été terminée le 29 août 1874, et, le lendemain, le R. P. Labarhère, venu tout exprès de Maduré, y célébrait la première messe. Elle est la plus belle des églises de mon district, comme Vellour en est la plus florissante chrétienté.

Laissez-moi vous raconter deux traits caractéristiques de la foi de ces néophytes :

Il y a quelques jours, un petit berger de douze ans conduisit ses brebis plus loin que de coutume, jusqu'à un bois d'épines où il n'était jamais allé. En y arrivant, il vit un groupe de païens qui se préparaient à faire un sacrifice à une idole érigée dans le plus sombre endroit de la forêt, au milieu d'une enceinte fermée par un petit mur de terre. Attiré par la curiosité, l'enfant s'approche du mur et cherche à voir ce qui se passe dans l'intérieur de l'enceinte. Aussitôt les gens du groupe lui crient :

« — Prends garde, malheureux ; n'approche pas davantage ou tu es mort ».

Les païens hindous croient que personne, à l'exception des *poussari* (prêtres), ne peut, sous peine de tomber raide mort, mettre le pied dans l'enceinte réservée à certaines idoles. Cette croyance date, je pense, de la mort d'Osa, car, plus j'étudie les rites, observances et superstitions païennes de l'Inde, plus je me confirme dans l'opinion qu'ils y ont été apportés par les Juifs, lors de la captivité de Babylone.

« — Oh ! oh ! répondit l'enfant, votre *sâmi* est-il donc si terrible ? Pour vous prouver que je n'en ai pas peur, voyez. »

Et il saute dans l'enceinte, gambade trois ou quatre fois

autour de l'idole, puis vient se placer avec fierté devant le groupe stupéfait.

— Que vous êtes fous, leur dit-il, de croire que cette pierre peut donner la mort ! Si vous me dites que ce n'est pas là la pierre, mais le sâmi qui l'habite qui est à craindre, sachez que le sâmi n'est qu'un *passassou* (démon) ; je ne redoute pas plus l'un que l'autre. Me le permettez-vous ? j'emporterai moi-même toutes les pièces de monnaie que j'ai vues aux pieds de ce sâmi.

— Pour le coup, dit le chef, nous te le permettons ; mais, tant pis pour toi s'il t'arrive malheur.

L'enfant fait le signe de la croix, franchit de nouveau le mur, ramasse, sans en laisser une seule, les pièces de monnaie et se sauve à toutes jambes. On peut s'imaginer avec quelle joie il raconta son aventure au village.

L'année dernière, un nommé Aroulapen labourait à la journée, avec plusieurs autres cultivateurs, un vaste champ que le propriétaire lui-même ensemençait. Au milieu du champ s'élevait une pierre qui paraissait se trouver là de temps immémorial. Tout autour, un espace considérable de terrain, de très-bon fonds, était laissé sans culture.

— Pourquoi cet espace inculte ? dit Aroulapen au maître du champ.

— Garde-toi d'y toucher, et n'approche pas de la pierre ; il y a là un très-méchant sâmi qui pourrait te faire quelque mauvais coup.

— Cependant, cela gêne votre belle propriété. Est-ce que cette pierre ne serait pas aussi bien là-bas, sur ce tertre, où elle ne gênerait personne ? Si vous me donnez une roupie, je me charge de la transporter. Quant au malheur que vous appréhendez, vous pouvez être tranquille.

— Je te donne la roupie bien volontiers ; mais je ne réponds pas de ce qui pourra t'arriver.

Le lendemain, Aroulapen revint au champ accompagné de son beau-fils. Ils se mirent aussitôt en devoir de renverser la pierre et de la faire rouler au lieu convenu. Les autres ouvriers furent si épouvantés qu'ils prirent tous la fuite et se tinrent à distance tout le temps de l'opération. Après que le champ eut été débarrassé de la pierre magique, personne même n'osa ni le labourer, ni l'ensemencer. Ce fut Aroulapen qui s'en chargea, à condition de garder pour lui toute la récolte de la première année. — Dieu veuille, dit-il en racontant son histoire, que, cette année encore, ces bons païens aient peur d'ensemencer eux-mêmes ce terrain !